

Retraite du Prado (Août 2025)

« Etre disciple du Christ dans le sillage d'Alfred Ancel »

De Maurras au Pacte des catacombes, de la bourgeoisie au Prado,
de l' Eglise au Christ

Alfred Ancel :

***le choix spirituel de la classe ouvrière ou
la rencontre, avant l'heure, des périphéries.***

Ce document est un des supports de la retraite du Prado sur le père A.Ancel issu d'un document plus riche mais qui dépassait le temps alloué pour le thème de cette rencontre.

Contribution de
Jean Philippe Tizon.
Diacre permanent
membre du Prado

Avertissement méthodologique

Remplacer quasiment au pied levé, Christian Delorme, même pour un 1/5 du temps de cette retraite, tient du défi. Défi pour partie relevé, avec mes faiblesses, avec l'appui indéniable de l'Esprit Saint.

Ainsi l'approche proposée pour essayer d'aller à la rencontre du choix spirituel de la classe ouvrière d'Alfred Ancel, « l'évêque ouvrier », tient d'une subjectivité discernée et assumée. En effet, parler d'Ancel consiste, au départ, à regarder mes propres ancrages en monde ouvrier, comme fils d'ouvrier militant syndical et politique, en Eglise comme militant en ACO, puis comme diacre pradosien, mais aussi comme ancien journaliste, sans oublier un travail de recherche à l'université du Mirail à Toulouse sur les équipes relais ACO et le fait religieux.

Je vous précise mon approche non pas pour me mettre en avant, mais bien pour que vous compreniez à partir d'où part mon regard. J'ai eu l'occasion d'échanger avec Vincent Feroldi, à Limoges, au sujet de son approche et celles de tous ceux qui ont contribué à l'excellent « Document Episcopat » sur l'ancien supérieur général du Prado. Le regard porté reste celui de femmes et d'hommes d'Eglise, d'intellectuels en lien avec les plus petits, mais force est de constater qu'il n'y a pas un seul regard à partir de ce monde ouvrier. Cela peut apparaître sans importance, mais, pour moi, cela veut dire quelque chose à la fois du Prado et de l'Eglise d'aujourd'hui.

Une de mes difficultés fut de cesser de tirer le fil de la pelote et de n'en prendre que quelques grands extraits sans rompre la logique, le cheminement de vie d'Alfred Ancel,

Plus je me replongeais dans les écrits, plus je me disais que cela mériterait un vrai travail de recherche sur ce lien ambivalent, antagoniste, concurrent et complémentaire entre l'ancien supérieur du Prado et la classe ouvrière /monde populaire.

Dans cette rencontre plurielle avec l'ancien Évêque auxiliaire de Lyon, une interrogation, fil rouge, demeure : *en quoi et pourquoi sa volonté, sur les traces du père Chevrier, de mettre le monde ouvrier/populaire au centre de l'Eglise et de la vie demeure-t-elle encore un choix spirituel pertinent aujourd'hui ?*

SOMMAIRE

Introduction..... P 4

1^{er} PARTIE

I) Une tectonique des plaques sociales..... P 5

**II) Sur les chemins de la conversion ou une
révolution spirituelle en plusieurs étapes.... P 8**

2ième PARTIE

**III) Vie, partage avec les ouvriers, rencontre
avec les communistes. P 12**

IV) En guise de conclusion

Bibliographie..... P18

Introduction

Au-delà d'une logique de reproduction sociale -au sens de l'approche de Pierre Bourdieu- l'enjeu humain consiste donc à sortir de ce déterminisme social, de classe selon les marxistes, pour, individuellement et/ou collectivement, gagner en liberté d'autres horizons, d'autres possibles.

Pour nous chrétiens, et tel fut le parcours surprenant d'Ancel, il consiste aux contacts des réalités humaines, avec à l'aide de la relecture et à l'aune de l'Esprit Saint, à essayer de discerner la présence du Christ au milieu et avec les plus petits, mais aussi à essayer de vivre et de partager la Parole au quotidien, y compris dans l'action à l'encontre d'injustices.

Par conséquent, nous sommes appelés à essayer de changer, le conditionnement de nos cœurs, du à une dimension systémique et oppressive produite par la société, en un système au service du bien commun. Tel est, pour partie, le sens de la doctrine sociale de l'Eglise et celle de la longue démarche du supérieur général du Prado.

Ces quelques lignes d'introduction sont importantes pour ancrer le rapport complexe d'Alfred Ancel au monde ouvrier et au monde populaire. En effet, il s'avère nécessaire de recontextualiser, pour partie, son parcours de vie, son parcours spirituel, et de percevoir son chemin de conversion dans un monde du 20^e siècle en plein bouleversement social, politique, économique, militaire et ecclésial.

Ainsi le père Ancel se situe au sein d'une triangulation en interaction permanente entre

sa foi pradosienne <=> la classe ouvrière/populaire <=> une approche philosophique et théologique (ses perceptions du marxisme et sa possible utilisation chrétienne).

Puis, nous rentrerons pleinement dans son approche à la fois philosophique et spirituelle de ses rencontres avec le monde ouvrier, avec ses organisations mais également sur ses influences sur le cours de l'Eglise.

1ère PARTIE

I) Une tectonique des plaques sociales

1.1) Entre révoltes ouvrières et révolutions républicaines

Au vu de son milieu social, tout l'oppose au départ de sa vie avec ce qu'il adviendra de lui par la suite, dans sa vie de pradosien, au milieu et avec les plus modestes, puis comme évêque. Il vivra une conversion au long court au nom de Jésus Christ sur les pas du bienheureux Antoine Chevrier.

Conversion permanente que nous savons tous difficile, même si nous sommes issus de ce monde ouvrier/populaire. Nous le savons parce que nous le vivons au quotidien.

Aimer le Christ reste facile, mais l'aimer à travers l'autre, dans sa différence sociale, culturelle, ethnique, se veut-il si aisé, surtout en ces temps complexes de crises et de poussées xénophobes ?

Je ne vais pas m'étendre longuement sur ses ancrages de départ. Issu de la grande bourgeoisie industrielle lyonnaise, il vit dans un bain social, culturel, spirituel de qualité. Il se trouve sociologiquement éloigné des réalités de la classe ouvrière surexploitée, miséreuse.

Une classe sociale en cours de structuration idéologique et philosophique sous l'influence des variations de la pensée marxiste, d'un socialisme utopique et celle de l'anarchisme grandissant afin de mettre à bas une logique d'aliénation. Souvent abandonnée par l'Eglise institution, une classe,, qui a commencé à réagir à l'exploitation par la révoltes des canuts en 1831. puis elle participera à Lyon et comme en France aux révolutions de 1848 et 1871

1.2) Une Eglise des dissonances

L'Eglise institution, malgré le fait qu'elle doit annoncer la Bonne Nouvelle, se trouve dans son ensemble au service moral des puissants. La plupart des prélats, des prêtres, sortent d'un moule familial et social équivalent. Le regard dur et condescendant sur les petits demeure leur dénominateur commun.

Le père Chevrier dans une lettre adressée à Camille Rambaud, basé à Rome, se plain du comportement des riches « *les Riches sont difficiles. Ils ne veulent pas ou supportent difficilement les pauvres (...)* » (2)

L'historien Pierre Pierrard témoigne de ces dérives dans ses nombreux ouvrages ainsi Mgr Sibour, lors de son installation en 1848 comme archevêque de Paris, écrit aux ouvriers : « *Nous vous apportons les espérances de la religion comme une magnifique compensation de ce que la fortune vous refuse et un motif puissant de*

résignation et de patience »(3) Nous sommes loin du principe de justice et de dignité
Nous sommes devant des injonctions contradictoires.

Bien entendu, des chrétiens, laïcs comme religieux, s'émeuvent de la situation de ce monde populaire. Ils joueront un rôle dans la limitation du temps de travail, puis l'interdiction du travail pour les enfants, dans l'abrogation de l'esclavage et la progression de nombre d'idées sociales et républicaines.

Parmi ceux-ci, des Franciscains, des Dominicains, le Prado du père Chevrier (etc.), joueront tant un rôle spirituel que politique au sens évangélique. Ils seront les précurseurs de cette prise de conscience que la Parole du Christ se veut une parole émancipatrice qui concerne d'abord les plus modestes, sans pour autant exclure les autres classes sociales. Quelque part, face à l'apostasie grandissante du monde ouvrier et moderne, ces chrétiens annoncent une première révolution spirituelle pour l'Église institution comme pour la société. Le premier acte conséquent de cette « révolution » se traduit par la publication, en 1891, par le pape Léon XIII, de la première encyclique sociale « *Rerum Novarum* ».

1.3) A la croisée des chemins

Dès sa naissance en 1898, Alfred Ancel se trouve, sans le savoir, à la jonction de nombreux chemins liée à son milieu social et culturel, aux contradictions de l'Eglise, à la structuration de la classe ouvrière en organisations avec la création de la CGT, de formations socialistes et anarchistes.

Rien ne prédestine le futur évêque à entrer au Prado pour se retrouver sur les traces d'Antoine Chevrier au service des plus modestes, au milieu et avec eux.

Au départ de sa jeune vie, trois événements vont imprégner la conscience d'Ancel telle cette graine de moutarde qui deviendra un arbre : sa rencontre de Dieu à Ars, la découverte d'une fraternité, dans les tranchées, entre soldats où il découvre à la fois le milieu ouvrier et d'autres valeurs que celles du milieu bourgeois, enfin, suite à une grave blessure de guerre, la découverte de St François d'Assises durant sa convalescence. Malgré ces rencontres, en 1924, il défend lors de sa soutenance de thèse une vision assez conservatrice de l'Eglise face à la République, au syndicalisme, etc.

Dans ce contexte social et politique, sort en 1927, la ***Critique de la philosophie du droit de Hegel*** de Karl Marx dont l'introduction est parue en [1844](#)[. Il s'agit d'une œuvre inachevée dont les passages ne vont pas améliorer, dans un premier temps, le dialogue entre marxistes et chrétiens.

Je vous livre un extrait : « *Le fondement de la critique irrégulière est : c'est l'homme qui fait la religion, ce n'est pas la religion qui fait l'homme. (...) La détresse religieuse est, pour une part, l'expression de la détresse réelle et, pour une autre, la protestation contre la détresse réelle. La religion est le soupir de la créature opprimée, l'âme d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit de conditions sociales d'où l'esprit est exclu.*

Elle est l'opium du peuple. L'abolition de la religion en tant que bonheur illusoire du peuple est l'exigence que formule son bonheur réel (...) » (4).

Nous sommes loin de la réduction simpliste qui subsiste dans un inconscient collectif, à savoir l'expression : « l'Église est l'opium du peuple ».

Soulignons les mots utilisés : soupir, cœur, esprit, détresse. (etc.) ne renvoient-ils pas à des termes évangéliques ? Ces mêmes mots ne soulignent-ils pas, avec pertinence, la contradiction entre la Parole annoncée et les pratiques ecclésiales d'hier et parfois celles d'aujourd'hui ? Ne soulignent-ils pas plus, de fait, une dissonance spirituelle comme source de la véritable détresse des milieux populaires sur laquelle surfe l'anticléricalisme du moment ?

Une dissonance spirituelle qui tient à distance les classes laborieuses alors que Jésus vit et s'adresse d'abord aux pauvres, aux pécheurs, à la « lie » entre guillemets de la société. Encore aujourd'hui, je peux en témoigner, la Parole de Dieu touche bien des syndicalistes, des associatifs, des militants de gauche (notamment du PCF, des écologistes, voire de LFI). Cette Parole les interroge comme si elle confortait leurs quêtes, quasiment d'ordre spirituel, de justice. Il en va ainsi aussi avec ces jeunes couples de travailleurs qui font la démarche de faire baptiser leur enfant bien qu'éloignés de l'Eglise. Hier comme aujourd'hui, pour le monde populaire, la Parole de Dieu se trouve dissociée de l'Eglise comme institution.

Alfred Ancel perçoit à son époque ce même hiatus : « En parlant avec des communistes – et autres-, je me suis rendu compte plus d'une fois que leur athéisme n'était pas en réalité une négation de Dieu, mais un refus d'accepter certaines notions de Dieu que nous n'acceptons pas non plus ; de même, leur refus du christianisme n'était pas le refus de l'Evangile, mais le refus de certains comportements qui sont plus ou moins en usage chez des chrétiens pratiquants ou dans l'Eglise d'aujourd'hui, mais qui en même temps ne sont pas, ou fort peu conformes à l'Evangile ».(5)

Nous nous trouvons devant une tentation qui consiste à tendre vers une institution autonome vis à vis de l'Eglise corps du Christ et de l'Église peuple de Dieu. A son niveau, le Père Ancel essayera de réduire au mieux les tensions entre les trois dimensions. De constater : « C'est plutôt notre infidélité par rapport à l'évangile » qui repousserait les non chrétiens et non les Écritures. (Document Episcopat. Mgr Alfred Ancel p 74)

II) Sur les chemins de la conversion ou une révolution spirituelle en plusieurs étapes

2.1) Le Prado et la JOC pour boussole.

La première rencontre de cette réalité ouvrière/populaire se veut d'ordre intellectuel. Elle passe, en 1922, par la lecture du « Véritable Disciple ». Le père Chevrier commente-il bien plus tard. « *a rencontré beaucoup de difficultés parce que sa manière d'agir était étrangère à la mentalité du clergé de son temps.* »(1)

Les autres rencontres déterminantes dans son cheminement, furent celles avec le cardinal Cardijn, puis celle avec le père Georges Guérin, fondateur de la JOC en France, lors d'une ces premières réunions à Lyon en 1927. Plus tard, une expression de Mgr Cardijn, pour le 25^e anniversaire de la JOC, l'interpelle : « *les jeunes travailleurs ont droit à l'Evangile tout entier* », une certitude évangélique en réponse à certaines pratiques, de fait, discriminantes, de quelques aumôniers. Ces rencontres, le père Ancel les considère comme des éléments marquant de sa vie sacerdotale.

En fait, durant l'occupation, l'activité clandestine de la JOC au milieu des travailleurs du STO envoyés en Allemagne nazie le marque profondément. Tout comme le marque l'engagement de ces prêtres, devenus ouvriers, vivant les mêmes conditions de travail obligatoire que les autres déportés. Vivre et partager l'Evangile, avec et au milieu de ces déportés du travail, pouvait conduire aux camps de la mort. Cet engagement était considéré par les SS comme un acte de résistance donc de terrorisme. Il témoignera de ces rencontres avec ces hommes et leur foi en Jésus.

L'occupation fut aussi un moment de rapprochement entre résistants communistes et chrétiens. Louis Aragon leur rendra hommage avec le magnifique poème : « La Rose et le réséda » « (celui qui croyait au ciel, celui qui n'y croyait pas ...) (6). Nous reviendrons sur ses relations avec les communistes.

Avec le recul, il témoigne d'une véritable conversion christique par le monde ouvrier. « *La création et le développement de la JOC doivent être considérés comme des éléments majeurs de l'histoire de l'Eglise du 20^e siècle. J'ose même dire que, sans la JOC, certaines thèses de Vatican II n'auraient pas été écrites* »

« *Au plan théologique, poursuit-il, la JOC a beaucoup contribué à la découverte du Christ en pleine vie, dans son rôle de Seigneur de l'Histoire et de Sauveur de l'Eglise* » (1)

Et de préciser sa mue spirituelle et méditons là: « *Autrefois, on croyait quasi nécessaire de se séparer de la vie pour rencontrer le Christ. Grâce à la JOC, on a vu qu'il n'était nécessaire d'aller dans une église ou de s'enfermer dans une chambre pour prier. Pendant un temps, j'étais bien persuadé que la prière nourrissait mon action et qu'elle informait mon action, mais quand j'agissais, j'agissais. Il y avait un*

certain dualisme dans ma vie. Je n'en avais même pas conscience. Grâce à la JOC, j'ai appris à découvrir le Christ présent dans l'action des hommes et dans ma propre action ; je pouvais réaliser en lui l'unité de ma vie. Cela ne veut pas dire que j'y suis arrivé, mais la voie est ouverte vers l'unité. »

A travers la JOC, il perçoit aussi des signes de l'action de Dieu. Il en définit au moins trois axes qui doivent encore nous aider dans l'approche pastorale:

1) *« Avec la JOC, c'est la première fois que cela se réalise ainsi dans l'Eglise, l'évangélisation fait à partir de l'endroit où sont les hommes et non à partir de l'Eglise déjà instituée. »*

2) *« La JOC nous a appris à regarder l'action de Dieu dans les hommes. Jusque-là, on regardait l'action de Dieu à travers la parole de Dieu et les sacrements (...) »* -Il n'oppose pas. Pour lui, les deux approches sont complémentaires- *« La JOC nous a appris à contempler Dieu qui travaille dans son peuple ».*

3) *« C'est fondamental, la JOC a profondément modifié les rapports entre les laïcs et les prêtres. Alors que les prêtres avaient l'habitude de se faire aider par des laïcs, (...) , à partir de la JOC, ce sont les prêtres qui se mettent au service des laïcs. Grâce à la JOC, le prêtre peut mieux découvrir que le sacerdoce est un véritable service dans le peuple de Dieu. Jean Paul II insiste, lui-même, beaucoup sur cette dimension »(1)*

2.2) Gerland (1954/1959) : la véritable conversion.

De son expérience, comme ouvrier il en tire quelques enseignements majeurs.

Le premier, pas le moindre, il passe d'un point de vue intellectuel certes pertinent (avec un certain ascendant dû à ses fonctions et à ses origines) sur la classe ouvrière qu'il aime à un « je » qui se met au travail afin de vivre, dans sa chair, la condition ouvrière.

Il écrit sur cette période : *« Evêque en 1947, J'étais depuis longtemps en contact avec le monde ouvrier et je croyais le connaître. J'ai même écrit à cette époque une brochure sur la mentalité ouvrière et cette brochure a été appréciée (...). Mais c'est seulement en 1954, quand j'ai commencé à partager, jusqu'à un certain point, la vie ouvrière, que je me suis aperçu de mon ignorance. Je savais beaucoup de choses sur le monde ouvrier ; (...) **je les aimais de tout mon cœur ; mais je restais plus ou moins étranger au monde ouvrier ; je n'étais pas en communion avec lui** ».*

De préciser le sens évangélique de sa réflexion : *« Pour entrer en communion avec le monde ouvrier, il faut faire qu'un avec lui, à la manière du Christ qui s'est inséré dans l'humanité, ne faisant qu'un avec elle, prenant sur lui les péchés des hommes et*

les aimant au point de donner sa vie pour eux. ». « Jamais je n'ai autant senti, qu'à Gerland, le besoin de réaliser une conformité complète au Christ Jésus ».

« (...) Si nous voulons que l'on voie le Christ dans notre vie, il faut que nous vivions sans cesse dans son intimité ». Et de suggérer qu'il serait prophétique pour l' Eglise de nommer quelques évêques auxiliaires pour vivre la condition ouvrières :

« En même temps, une telle insertion dans la classe ouvrière manifesterait clairement que l'Eglise Universelle peut être présente dans la classe ouvrière » (in Jacquet/Ancel). De souligner aussi les difficultés *« On n'a pas encore reconnu en Eglise ce qu'est la classe ouvrière, telle qu'elle est »*

2.3) Le Concile Vatican II.

Je ne vais pas développer cette partie mais prendre juste quelques extraits du travail, d'une grande qualité, de Christoph Théobald pour le Document Épiscopat afin de tenter d'illustrer le lien entre les apports au Concile et les influences ouvrières de « l'évêque ouvrier ». Travail qui, au vu de sa richesse, mériterait de prendre un véritable temps de réflexions

Les contributions de Mgr Alfred Ancel sont des plus conséquentes. Elles influent avec d'autres, dont un certain Carol Wojtila, sur les rédactions des documents finaux. Pour Ancel, ce sera notamment la constitution *Lumen Gentium* (Lumière des Nations) notamment le paragraphe 3 du numéro 8 de ladite constitution mais pas seulement.

Ses premières interventions au Concile se veulent en vérité, marquées par la spiritualité du Prado, mais également par ses partages avec le monde ouvrier en lien avec ses diverses organisations profanes ou religieuses (JOC, ACO, etc.) *« Notre rôle dans l'Eglise du Concile se mesurera à notre fidélité à vivre selon l'Evangile, spécialement dans la pauvreté (...). A quoi serviraient les meilleurs enseignements et les meilleures directives si l'Église ne se renouvelle pas dans la pauvreté, si elle ne devient pas, comme le souhaite Jean XXIII (...), « l'Eglise des pauvres » ».*

Il dirige le groupe d'étude sur la théologie de la pauvreté. Lors d'une conférence à Lyon, il souligne que la complexité de la question d'une *« Église des pauvres, annonçant l'Évangile aux pauvres »* est désormais perçue. Il n'oublie pas les réalités de départ : *« Les pauvres ne sont pas évangélisés ; le monde entier vit dans un état d'injustice ; l'Église est une étrangère pour les pauvres ».*

Mais pour lui, le Concile a pris conscience de cet enjeu majeur : *« Je suis profondément convaincu que nous sommes entrés dans un mouvement irrésistible et inversibles. Dans l'Église de Dieu, l'Esprit Saint vient inaugurer une nouvelle étape qui sera marquée par une rénovation profonde selon l'Évangile. Cette rénovation sera, en même temps, une rénovation doctrinale et pastorale ; ; et cette rénovation se fera sous le signe de la pauvreté, du service des pauvres et de l'évangélisation des*

pauvres »(6) . N'annonce-t-il pas aussi quelque part, sans le savoir, l'orientation pastorale du Pape François ?

Lors d'une deuxième intervention orale, il soulignera « *que l'enjeu de la mission de l'Église ne se veut pas seulement d'ordre relationnel, mais comporte en même temps un versant collectif voire politique* » rappelle Christophe Théobald.

Questions :

« Mes frères, dans votre foi en Jésus Christ, notre Seigneur de gloire, n'ayez aucune partialité envers les personnes. Imaginons que, dans votre assemblée, arrivent en même temps un homme au vêtement rutilant, portant une bague en or, et un pauvre au vêtement sale. Vous tournez vos regards vers celui qui porte le vêtement rutilant et vous lui dites : « Assieds-toi ici, en bonne place » ; et vous dites au pauvre : « Toi, reste là debout », ou bien : « Assieds-toi au bas de mon marchepied ». Cela, n'est-ce pas faire des différences entre vous, et juger selon de faux critères ? Écoutez donc, mes frères bien-aimés ! Dieu, lui, n'a-t-il pas choisi ceux qui sont pauvres aux yeux du monde pour en faire des riches dans la foi, et des héritiers du Royaume promis par lui à ceux qui l'auront aimé ? Mais vous, vous avez privé le pauvre de sa dignité. Or n'est-ce pas les riches qui vous oppriment, et vous traînent devant les tribunaux ? »

- Dans ce passage de sa lettre, St Jacques (2, 1-6) nous met en garde sur les conditionnements, les contradictions spirituelles et de vie de son époque. A quoi concrètement St Jacques et le Père Ancel, par son parcours de vie, nous invitent-ils sur les traces de Jésus ? Que nous disent-ils de nous-même ?

- En quoi son chemin de conversion bouscule notre foi et nous interpelle dans nos « agir » et dans la manière de prier d'aujourd'hui et sur le lien entre les deux ?

- En quoi le choix prioritaire des pauvres, au sens de l'émancipation sociale et spirituelle, reste un choix prioritaire d'évangélisation d'actualité pour et par les pauvres, pour l'Église comme corps du Christ et peuple de Dieu?

- Sur les pas du Père Chevrier, Alfred Ancel nous invite percevoir les signes de Dieu. Pouvons-nous les entrapercevoir sans nous dégager de nos stéréotypes, de nos vérités ? La conversion du cœur peut-elle être totale sans une conversion de vie ?

2ème partie

III) Vie, partage avec les ouvriers, rencontre avec les communistes.

3.1) La valeur morale du monde ouvrier

« Ce serait déjà bien, si l'on admettait des valeurs authentiquement humaines qui sont propres au monde ouvrier. (...) Je reconnais des valeurs universelles dans le monde ouvrier » En s'appuyant sur son livre *« Pour une lecture chrétienne de la lutte des classes »*, il précise : *« Et cette valeur consiste dans la prise de conscience de l'injustice que l'on subit et dans la prise de décision, par le groupe, d'agir pour sa libération (...). Toutes proportions gardées, on rencontre la même valeur dans divers groupe humain opprimé vis-à-vis du groupe humain qui les opprime. Je pense aux minorités nationales, je pense aussi, car il faut aller jusque-là, aux femmes dans leurs rapports avec les hommes. »* *« (...) C'est une valeur que de combattre pour la justice. Jean-Paul II, à Saint Denis, a parlé « de noble lutte pour la justice ».* *« Cette valeur est universelle, elle ne vaut pas seulement pour la classe ouvrière, elle vaut pour tous les groupes humains qui se trouvent dans les mêmes conditions que la classe ouvrière » (1).*

Il souligne également les contradictions d'appartenance de classe et/ou de caste :
« Il sera toujours difficile de faire reconnaître ces valeurs par l'ensemble des hommes. En effet, ceux qui appartiennent à des groupes privilégiés, généralement, n'ont pas conscience d'exploiter ou d'opprimer les autres. Aussi, le fait de reconnaître la valeur d'un combat pour la justice leur apparaît comme une insulte et comme un acte subversif, même si on arrivait à exclure toute haine et toute violence. Il faudra beaucoup de temps pour que la mentalité des milieux privilégiés puisse évoluer. »

Pour ce milieu -dont il est issu- tient-il à préciser, *« Il y aurait une première étape à franchir, c'est celle qui consisterait à reconnaître les valeurs authentiquement humaines de la classe ouvrière »* Pour Alfred Ancel, il existe *« aussi des valeurs dans la bourgeoisie. Mais ce qui est regrettable, c'est que ces valeurs, par exemple, l'exercice de la responsabilité et la possibilité d'accéder à une culture désintéressée, sont en fait réservées à la bourgeoisie, alors qu'il s'agit de valeurs universelles (...) »*

Sans se référer à une interprétation marxiste, il exprime une pensée, bien ancrée dans la perception pradosienne des réalités humaines et sur les pas de Jésus.

3.2) Dialogue en vérité avec les communistes

Dans ce dialogue courtois mais intransigeant sur le fond, le père Ancel avait une place toute particulière. En effet, ce n'était pas le moindre des paradoxes, pour l'Église comme pour le PCF, de constater que nombre de travailleurs chrétiens ou communistes, partageaient le souci similaire de l'émancipation humaine dans le respect de chacun. Comment alors ne pas tenir compte des réalités vécues et partagées ? Madeleine Delbrêl témoignera du dévouement humain, quasi évangélique, des militants communistes à Ivry-sur-Seine, sur fond d'incompatibilité doctrinale de la foi chrétienne avec l'approche marxiste du moment.

En réalité, pour les uns comme pour les autres, restent posés en toile de fond les enjeux de la dignité humaine au travail, dans la cité et dans la vie au quotidien, voire devant la mort. Les questions de l'exploitation, de la domination de classe, de l'aliénation, sont aussi présentes tout comme celles portant sur les libertés individuelles et collectives avec pour contre-exemple les pays dits socialistes.

Le père Alfred Ancel, durant son sacerdoce, se situera constamment à la croisée des chemins de la question sociale, de l'enjeu du respect de la dignité des travailleurs au sein de la société et au sein de l'Église comme corps du Christ et peuple de Dieu, ce dans l'esprit des enseignements de Jésus. Une dialectique complexe sur fond d'apostasie d'une classe ouvrière qui reste, jusqu'à la fin des années 1970, sous emprise idéologique du PCF, lequel demeure souvent ouvert au débat avec les chrétiens.

Mais les rapports d'Ancel avec la pensée communiste / marxiste, bien qu'en vérité, ne consiste pas en un long fleuve tranquille. Il s'appuie sur un dialogue complexe surtout avant l'expérience de Gerland tout en reconnaissant des valeurs humaines au militants communistes.

En 1947 dans son ouvrage « Dogme et morale communiste », Il conseille les chrétiens d'alors : *« Pour que les communistes puissent venir au Christ qui les appelle (...), Il faut les convaincre que, s'ils veulent servir efficacement la cause du prolétariat, ils doivent se faire chrétien. » Pour arriver à ce résultat capital : « Il faut d'abord éviter de solidariser l'Église avec le régime capitaliste actuel (...) » S'en suit des recommandations aux catholiques à ne pas soutenir le libéralisme économique, mais bien de rappeler les enseignements des papes sur les torts du capitalisme (...) »*

A l'inverse, citant abondamment l'encyclique « Quadragesimo Anno », promulguée en 1931, Maurice Thorez reprenait à son compte en 1937 dans son appel aux chrétiens, comme le souligne Pierre Dharréville ancien dirigeant du PCF : *« le terme de charité, « au sens large d'amour du prochain », non pas philanthropie hypocrite, mais « vieille règle de la solidarité humaine », pour en faire le premier objet d'actions communes concrètes. » Quelques lignes de l'encyclique suffiront à édifier les communistes aujourd'hui encore : « Ce qui, à notre époque, frappe tout d'abord*

le regard, ce n'est pas seulement la concentration des richesses, mais l'accumulation d'une énorme puissance, d'un pouvoir économique discrétionnaire, aux mains d'un petit nombre d'hommes qui d'ordinaire ne sont pas les propriétaires, mais les simples dépositaires et gérants du capital qu'ils administrent à leur gré. ». (<https://www.gauchemip.org/spip.php?article19319>)

3.3) Pour une lecture chrétienne de la lutte des classes.

Se pose, hier comme aujourd'hui, à propos de la question sociale, le concept problématique, pour une partie de l'Église, de lutte des classes. Acceptant ou non le principe, la lutte des classes constitue une réalité sociologique et politique qui met en lumière les rapports dominants/dominés, d'aliénation des humains et de la nature en faveur d'une seule finalité, celle de l'accumulation des profits au service d'une minorité.

Les luttes phénoménales conduites ces dernières années parmi les sous-traitants de l'industrie automobile ou de la chimie, comme les GM&S à La Souterraine (23), les Molex ou les Sanofi à Toulouse, dénonçaient des stratégies boursières niant la vie humaine et celle de territoires. Néanmoins, le conflit de classes n'explique pas à lui seul tous les rapports humains. L'autre problématique de ce concept, pour nous chrétiens, tient dans le risque de stigmatisation de l'autre n'appartenant pas à la « bonne » classe sociale, niant de fait sa part spécifique d'humanité et par conséquent celle d'enfant de Dieu.

Le génie de cette approche tient dans le retournement de l'idée de la lutte des classes, l'alpha et l'oméga de la pensée marxiste, alors un rien figée, de bloc contre bloc, toute une époque, en un concept chrétien tenant compte de l'individu comme enfant de Dieu, tout en permettant d'appréhender les rapports de forces existants entre le travail et le capital. Une interrogation se pose : l'ancien responsable du Prado et évêque auxiliaire de Lyon est-il devenu communiste ? Si par communiste, nous le percevons au sens marxiste du terme, la réponse est non. Si par communiste, nous entendons le sens christique du partage, du respect de la dignité de l'autre différent, de l'émancipation spirituelle et sociale de l'humain, sûrement.

Pour lui, si l'Église doit être au service de la libération spirituelle et temporelle, elle ne peut l'être qu'en reconnaissant l'importance de la Libération conduite par le Christ et dans la foi en Jésus avec ses enseignements. Quant à l'improbable fraternité et Amour notamment entre opprimés et oppresseurs, il attire notre attention « *ce ne sont pas les personnes qui sont en cause, mais le système dans lequel elles sont engagées.* » D'où l'importance, de fait, de dépasser concrètement et spirituellement, individuellement et collectivement le dit système.

Pour le père Alfred Ancel, grâce à une lecture chrétienne de la lutte des classes, « *nous découvrons mieux ce qu'est le péché dans le monde. Nous dépassons une morale individualiste et nous apprenons à nous situer à l'intérieur d'une morale collective. Nous découvrons mieux, dans le concret de la vie, l'essentiel du péché*

dans le « non » qu'il oppose au dessein de Dieu et dans le « non » qu'il oppose aux vrais droits de l'homme ». « (...) Elle aboutit normalement à un appel : il s'agit de s'engager au service de la justice et de la fraternité humaine (...) ». Cette lecture chrétienne « permet de découvrir le Christ présent aux souffrances, à l'action et même aux péchés des hommes. Elle nous permet de le rencontrer, pas seulement aux temps de prières, mais dans le concret de la vie humaine ». Et de poursuivre « Elle nous permet de discerner les déficiences des diverses interprétations et de refuser les oppositions absolues qui nous empêchent de découvrir la part de vérité qui se trouve dans tout système, quel qu'il soit (...) » (8).

En ces temps où les appels insistants de feu le Pape François de mettre les périphéries au centre de la vie de l'Église et au centre de la société demeurent d'actualités, l'approche de Mgr Ancel, si elle mérite d'être dépoussiérée, reste un outil pertinent pour une telle approche. D'autant plus pertinent qu'au sein de nos Églises occidentales, la notion de périphéries se veut souvent un leitmotiv vide de sens qu'accompagne parfois en ce temps un mutisme bruyant devant la poussée de l'extrême droite en Europe et en France et sa quête à vouloir manipuler notre foi.

IV) En guise de conclusion

Dans l'ouvrage « Dialogue en Vérité » publié aux Editions Sociales, il reconnaît avoir cru, à une époque, que *« la haine dans le marxisme faisait partie intégrante de la lutte des classes »* et qu'il a changé d'avis après nombre de partages et de rencontres avec des militants communistes et/ou en ACO qui lui ont concrètement démontré le contraire.

Pourtant une interrogation le taraude : *« comment faut-il mener la lutte des classes pour effectivement qu'elle ne suscite pas la haine des hommes ? (...) En effet, quand on combat, il est difficile de rester maître de son agressivité » « (...) Cela est vrai tant pour un privilégié qui défend ses « droits » que pour un opprimé qui veut se libérer » (10).*

Il exprime une crainte, celle de la manipulation politique, quel que soit le bord, qui, pour atteindre ses objectifs, mobilisera sur la haine de l'autre.

Face à cette inquiétude, il propose *« une approche de l'Amour de l'homme dans les conflits »*. Un amour vrai, désintéressé, spécialement pour ceux qui sont opprimés, exploités, mais aussi élargi à tous les humains. *« Les aimer, ne veut pas dire qu'on se résignera à l'injustice et qu'on cessera de lutter. Bien au contraire, l'amour nous amènera à lutter d'avantage, mais on le fera d'une façon digne de l'homme (...). »*

Sans trop se tromper, il est possible d'affirmer que le travail évangélique du père Ancel a permis de débroussailler ses propres chemins, puis ceux des autres dans un souci de mettre l'humain au centre de la vie au nom de Jésus. Il a contribué, avec d'autres chrétiens, et aussi grâce à la doctrine sociale de l'Eglise, à l'évolution du PCF mais aussi à celle de l'Eglise et de bien des militants/es.

Lors son décès le 11 septembre 1984, Henri Krasucki, secrétaire général de la CGT à ce moment-là, écrivait au cardinal Decourtray, archevêque de Lyon : *« Je sais qu'en lui l'homme d'Eglise se confondait avec sa pensée et ses actes. Je respecte cette vérité. Depuis longtemps, je connais et j'admire l'histoire de sa vie, sa compréhension du monde, des humbles, des opprimés. Celle du monde du travail tel qu'il est et du mouvement ouvrier m'est particulièrement sensible, sans pour autant réduire l'étendue de son œuvre et de sa vision de l'humanité [...] Il a été un défricheur de haute stature, ouvrant des voies dont je suis convaincu qu'elles ont un grand avenir »* (télégramme du 13 septembre 1984) (11)

Il a su, à sa manière, bien avant le Pape François mais aussi avant Jean Paul II, nous interroger sur le sens de l'économie. En effet, faut-il mettre l'économie au service de l'homme ou l'homme au service de l'économie ? De la réponse dépend un choix de société différente et antagoniste.

Chères sœurs et chers frères, j'ai essayé, avec bien des imperfections, des manques indéniables, de vous faire toucher du bout du doigt son rapport amoureux, complexe et contradictoire à la classe ouvrière, au monde populaire. Il en ressort nombre

d'enseignements parfois d'ordre prophétique qui restent d'actualité. Un travail de recherche s'impose à mon sens, tant l'implication, la réflexion de l'homme, est riche.

Quarante ans après son décès, les intuitions élaborées de Mgr Ancel trouvèrent un véritable souffle porté par le Pape François, avec nombre d'encycliques aussi percutantes les unes que les autres, pour enfin, à l'instar de Jésus, mettre les périphéries au centre de notre Eglise, pour mettre en œuvre le choix prioritaire des pauvres. Chez l'un comme chez l'autre l'esprit des Béatitudes règne en maître.

Laissons le dernier mot à Alfred Ancel « *Notre foi doit nous amener, dans chaque dialogue avec un non chrétien, à contempler Dieu qui est à l'action en lui... Quand Dieu veut quelque chose, il le veut efficacement et personnellement. Notre regard de foi ne sera authentique que s'il rejoint en chaque homme l'action du Christ qui veut le sauver... (5)* »

Questions :

Souvenez-vous, de l'interrogation posée dès le début de cette intervention : **en quoi et pourquoi la volonté d'Alfred Ancel, sur les traces du père Chevrier, de mettre le monde ouvrier/populaire au centre de l'Eglise et de la vie demeure-t-elle encore un choix spirituel pertinent pour aujourd'hui ?**

En quoi son approche peut aider à comprendre et à modifier notre regard sur la situation sociale et donc politique de la société d'aujourd'hui ? Rejoint-il les intuitions du pape François à vouloir dépasser le système actuel au nom du bien commun, de la justice et l'enseignement du Christ ?

Bibliographie

1) Jacquet/ Ancel « Un militant ouvrier dialogue avec un évêque », 1982, Éditions Ouvrières / Éditions Sociales

2) Jean-François Six « La vie du père Chevrier. prêtre selon l'Évangile », 2003, AP du Prado.

3) Pierre Pierrard, « Enfants et Jeunes Ouvrier en France. (XIXe-XXe siècle) », 1987, les Editions Ouvrières (P 172)

4) « La religion est l'opium du peuple » Karl Marx « *Critique de la philosophie du droit de Hegel* », 1843

(...) Certes, la religion est la conscience de soi et le sentiment de soi qu'a l'homme qui ne s'est pas encore trouvé lui-même, ou bien s'est déjà reperdu. Mais l'homme, ce n'est pas un être abstrait blotti quelque part hors du monde. L'homme, c'est le monde de l'homme, l'État, la société. Cet État, cette société produisent la religion, conscience inversée du monde, parce qu'ils sont eux-mêmes un monde à l'envers. La religion est la théorie générale de ce monde, sa somme encyclopédique, sa logique sous forme populaire, son point d'honneur spiritualiste, son enthousiasme, sa sanction morale, son complément solennel, sa consolation et sa justification universelles. Elle est la réalisation fantastique de l'être humain, parce que l'être humain ne possède pas de vraie réalité. Lutter contre la religion c'est donc indirectement lutter contre ce monde-là, dont la religion est l'arôme spirituel.

La détresse religieuse est, pour une part, l'expression de la détresse réelle et, pour une autre, la protestation contre la détresse réelle. La religion est le soupir de la créature opprimée, l'âme d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit de conditions sociales d'où l'esprit est exclu. Elle est l'opium du peuple. L'abolition de la religion en tant que bonheur illusoire du peuple est l'exigence que formule son bonheur réel. Exiger qu'il renonce aux illusions sur sa situation c'est exiger qu'il renonce à une situation qui a besoin d'illusions. La critique de la religion est donc en germe la critique de cette vallée de larmes dont la religion est l'auréole. (...). Traduction de M. Simon-Aubier, 1971.

5) Yves Musset, « Une vie avec le Christ à l'école du père Chevrier », Alfred Ancel, 1898-1984 », 2005, Limonest

6) La Rose et le Réséda

Poète : Louis Aragon (1897-1982) dédiera son poème, à quatre résistants ([Gabriel Péri](#), [Honoré d'Estienne d'Orves](#), [Guy Môquet](#) et Gilbert Dru, soit deux chrétiens et deux communistes),
Recueil : La Diane française (1944).

Celui qui croyait au ciel ; Celui qui n'y croyait pas ; Tous deux adoraient la belle () ; Prisonnière des soldats ; Lequel montait à l'échelle ; Et lequel guettait en bas ; Celui qui croyait au ciel ; Celui qui n'y croyait pas ; Qu'importe comment s'appelle ; Cette clarté sur leur pas ; Que l'un fut de la chapelle ; Et l'autre s'y dérobât ; Celui qui croyait au ciel ; Celui qui n'y croyait pas ; Tous les deux étaient fidèles ; Des lèvres du cœur des bras ; Et tous les deux disaient qu'elle ; Vive et qui vivra verra ; Celui qui croyait au ciel ; Celui qui n'y croyait pas ; Quand les blés sont sous la grêle ; Fou qui fait le délicat ; Fou qui songe à ses querelles ; Au cœur du commun combat ; Celui qui croyait au ciel ; Celui qui n'y croyait pas (...) Dites flûte ou violoncelle ; Le double amour qui brûla ; L'alouette et l'hirondelle ; La rose et le réséda.*

7 « Mgr Alfred Ancel. Un Évêque lyonnais de son temps », 2025, édition Document Épiscopat n°15

8) Alfred Ancel, « Dogme et morale communistes », 1945, édition Fédération nationale d'Action Catholique. *« les chrétiens qui se donnent à l'action politique – étant donné les principes du marxisme- n'ont pas le droit de contribuer à la victoire du parti communiste. Ils pourraient cependant coopérer avec les communistes lorsque ce travail commun serait nécessaire pour le bien du pays »* sermonne-t-il. Dans ce support, il donne, par exemple, une approche psycho anthropologique assez osée de l'âme du militant communiste. Ainsi, il aurait *« l'âme doctrinaire parce qu'il a la foi en son parti et dans son approche marxiste »*. Il a *« une âme généreuse »* ; *« une âme passionnée »*, *« une âme d'ascète »*. Il a aussi *« une âme liée par la discipline »*. Il semble décrire, tel un négatif photo, sa perception de l'engagement chrétien dans l'esprit du père Chevrier et celui des chrétiens des premiers siècles de notre ère.

Il s'interroge néanmoins -poser la question revient souvent à y répondre-, *« n'existe-t-il pas dans cette âme des sentiments qui peuvent être utilisées, Une âme généreuse, une âme qui éprouve de la compassion pour les hommes (...) N'a-t-elle pas de secrètes prédispositions à la grâce de Dieu ? On ne peut s'empêcher de penser à Paul de Tarse (...). Et qui sait s'il n'y a pas, parmi les communistes convaincus d'aujourd'hui, de futurs apôtres des masses ouvrières ?*

9) Alfred Ancel « Pour une Lecture chrétienne de la lutte des classe », 1975, Jean-Pierre Delarge éditions universitaires.

10) Alfred Ancel « Dialogue en Vérité », 1979, les Éditions Sociales.

11) Francis Gayral « Alfred Ancel et les prêtres ouvriers »